monopoly on the sacraments" (*ibid.*), since a priest cannot deputize. The fact that for centuries lay persons were routinely expected to baptize infants in mortal jeopardy detracts from Homza's suggestion that the author of this particular treatise was effectively deputizing his lay readers. At times Homza labors too hard for her point: for example, her conclusion that certain sixteenth-century Spanish authors lacked "contextual and historical sensitivity" because they used the actions of exemplary Biblical shepherds (*e.g.*, Moses and Jesus) in their analogies "despite the profound differences between one era and the next" (p. 146) seems unreasonably forced. Elsewhere her assertions lack both evidence and specificity, something which is particularly troubling, given her attention to social and cultural issues.

These difficulties compromise what are often important analyses, and while their cumulative weight is not overwhelming, they detract from the force of Homza's presentations. Yet her book is certainly provocative, and it succeeds in stimulating our interest in what is certainly a neglected aspect of early modern Iberian studies.

SEYMOUR BAKER HOUSE, *Mount Angel Abbey and Seminary*

Antonio Guevara. *Le Réveille-matin des courtisans ou Moyens légitimes pour parvenir à la faveur et pour s'y maintenir*. Édition bilingue, introduction, notes et établissement du texte espagnol par Nathalie Peyrebonne. Paris, H. Champion, 1999. P. 499.

Antonio Guevara, né dans la province de Santander, au nord de l'Espagne, entre 1480 et 1490, dans une branche cadette de famille noble, doit, à son oncle, le privilège de pouvoir se rendre à la cour dès l'âge de douze ans. Il reçoit ainsi, très tôt, une formation et une initiation à la vie courtisane. En 1506 ou 1507, après la mort de son oncle, il entre chez les Franciscains et devient prêtre vers 1513. Au cours de sa formation à la vie monastique il acquiert une solide connaissance de l'antiquité.

Sa carrière va être transformée par des opportunités politiques. À l'occasion de la révolte des Comunidades, alors que la grande majorité des moines prennent le parti des révoltés, Antonio Guevara choisit la cause de Charles Quint. Sa fidélité au souverain lui vaut d'être choisi comme prédicateur royal. La confiance du monarque est telle qu'il le nomme commissaire de l'Inquisition à Valence pour servir de médiateur dans l'affaire des Germanias, mouvement insurrectionnel contemporain des Comunidades. Son ascension politique continue puisqu'en 1526, il devient historiographe impérial. De 1526 à 1529, il vit en permanence à la cour où il cumule les charges d'historiographe, de prédicateur royal et de consultant du Saint Office. Outre ses fonctions prestigieuses, il est renommé et même célèbre pour avoir publié un livre sur Marc Aurèle en 1528. En 1529, il est évêque de Guadix et en 1536 de Mondonedo. Il meurt en 1545.

Son œuvre est très diffusée dans toute l'Europe où elle a obtenu un vif succès, notamment son *Marc Aurèle* (18 éditions) et *L'Horloge des princes* (43 éditions). Le *Réveille-matin des courtisans*, publié en 1539, sera plus connu à l'étranger qu'en Espagne puisque cinq des onze éditions espagnoles furent diffusées hors de la péninsule ibérique, aux XVI^e et XVII^e siècles, une dizaine le furent en allemand entre 1582 et 1635, une en Italie, en 1544 et deux en France en 1566–67 et 1622–23.

Le *Réveille-matin* est un premier volet d'une réflexion sur la vie de cour. L'auteur la fera suivre d'un second intitulé *Le mépris de cour* où il s'adresse à un courtisan qui aurait décidé de se retirer du monde. Ce deuxième ouvrage sera davantage lu et diffusé.

Le *Réveille-matin* est voulu par l'auteur comme un recueil de conseils offerts à deux personnages vivant à la cour. Les dix premiers chapitres sont ainsi destinés aux courtisans tandis que les dix suivants s'adressent aux favoris, c'est-à-dire à ceux qui ont déjà obtenu la faveur du Prince. En réalité le livre est un manuel de la vie courtesane dans lequel est expliqué comment il se faut comporter en toute circonstance, dans les règles de la courtoisie et du savoir vivre.

Evidemment on sait que le courtisan est un personnage souvent représenté dans la littérature de l'époque de la Renaissance et il n'est pas possible de traiter d'un tel sujet sans évoquer le livre de Castiglione, *Le Livre du courtisan*, publié en 1528 et traduit en espagnol en 1539. Le succès de cet ouvrage est tel qu'il donne naissance à de nombreuses imitations. Cependant, comme l'explique excellemment Nathalie Peyrebonne, celui de Guevara ne s'inscrit pas dans cette lignée. Chez Castiglione, la cour est un lieu où l'homme va pouvoir se perfectionner. Guevara ne nie pas cet aspect de la vie de cour mais il le présente comme une vision idéalisée, voire une chimère. En effet, pour lui, la cour est un endroit peu recommandable où règnent le vice et les tracas, où les hommes passent leur temps à se disputer pour obtenir un logement ou des victuailles. De plus, ils sont dépendants du bon vouloir des domestiques qui règnent en maîtres et qu'il faut corrompre par des cadeaux et des invitations.

Théâtre d'inversion sociale, saturnale permanente, la cour, loin d'être un modèle de comportement moral et civil, entraîne le courtisan vers les excès aussi bien pour les repas, la boisson, le luxe des vêtements, les paroles. La cour est décrite par Antonio de Guevara comme un monde de la tentation et du péché.

Alors que Castiglione veut former un courtisan parfait, capable d'acquiescer peu à peu du mérite et de la vertu, un homme apte à se mouvoir en société, avec finesse, parmi des gens subtils, rompus à toutes les délicatesses du jeu social et de la vie laïque, Guevara regarde la cour comme un moine imagine l'enfer. Pour lui, c'est un lieu de souffrance où dominant l'hypocrisie, la dissimulation, la simulation et l'artifice.

Il y dénonce aussi le rôle pernicieux des femmes. On est loin de la Dame du palais idéalisée par Castiglione qui poursuit dans la tradition médiévale les plaisirs de l'amour courtois. Au contraire, pour Guevara, le modèle est celui de l'Eglise, de

la chasteté du clerc, et il cite maints cas pour étayer sa démonstration. Les exemples de Denys de Syracuse, Athanagild, roi des Goths, Thémistocle, Démétrios vont tous dans le même sens : ils étaient grands mais ils sont devenus des pantins sans volonté entre les mains de leurs maîtresses. Il explique même la défaite d'Hannibal par les amours d'une dame de Capoue. Pour lui, les femmes sont prêtes à tout pour obtenir ce qu'elles veulent d'un homme influent à la cour. Il prend même un malin plaisir, semble-t-il, à égrainer les défauts féminins les plus flagrants parmi lesquels l'incapacité à garder un secret et le bavardage impénitent. On est fort loin de la vague du féminisme qui envahit les littératures de la même époque.

Il faut dire que l'art de Guevara se ressent beaucoup de la personnalité du moine. Les idées franciscaines et leur représentation du monde sont à cent lieues de l'univers et des aspirations du courtisan. D'ailleurs il utilise nombre de procédés d'orateur et de prédicateur. Il joue notamment avec les contrastes, les oppositions et les dualismes thématiques (cour-vie rustique, monde ancien-monde actuel, Dieu-diable, vice-virtu). Il n'hésite jamais à répéter, à accumuler, à amplifier, voire à exagérer pour mieux faire passer son message. Il y a, dans son texte, une part de l'art oratoire du sermon. Comme les prédicateurs franciscains de l'époque, il utilise un vocabulaire concret, qu'il agrémenté de maximes et d'expressions populaires. Il cite beaucoup les Anciens, mais c'est dans le but d'apporter un argument décisif à sa démonstration et non pas pour donner à son lecteur le renseignement érudit concernant la philosophie d'un auteur de l'Antiquité.

En examinant le système de référence de Guevara, on peut même se demander s'il ne puise pas son pessimisme foncier dans le néo-stoïcisme chrétien, car non seulement il a consacré son ouvrage le plus célèbre à Marc Aurèle, mais il cite avec une grande fréquence Sénèque (*Les Lettres à Lucilius*) et Plutarque (*La Vie des hommes illustres*). Si cette hypothèse se confirmait, Guevara pourrait apparaître comme un précurseur en matière de politique, car le néo-stoïcisme ne fait fureur en France que pendant les guerres de religion et dans la première moitié du XVI^e siècle.¹ En revanche, sa représentation infernale de la vie de cour plonge ses racines dans des traditions littéraires anciennes qui remontent au Moyen Âge, dans les cours françaises ou à Londres.²

En définitive, l'intérêt de la publication de ce texte est très important, car il permet de voir la multiplicité des sensibilités dans les cours européennes, la vigueur de la pensée catholique dans l'Espagne du premier XVI^e siècle, le pessimisme profond de l'analyse du phénomène curial par Antonio Guevara, excellent prototype d'un brillant intellectuel du clergé espagnol, très engagé du côté de la monarchie de Charles Quint et très désireux de la faire pencher dans un sens différent de celui vers laquelle elle aurait pu prétendre en suivant les principes de l'italien Castiglione. On est en présence de deux faces du comportement social et religieux issu de l'humanisme et ces deux attitudes qui correspondent à des courants profonds de la sensibilité des gens des XVI^e et XVII^e siècles.

Le travail de présentation, de publication et d'érudition de Nathalie Peyrebonne est tout à fait remarquable et il faut souhaiter que de telles œuvres d'aussi

grande qualité puissent continuer à être publiées par des éditeurs aussi courageux qu'Honoré Champion.

JEAN-MARIE CONSTANT, *Université du Mans*

Notes

1. Voir Denis Crouzet, *Les Guerriers de Dieu. La violence au temps des troubles de religion (vers 1525–vers 1610)*, Paris, Champ Vallon, 1990, t. 2, p. 554–64, et Jean-Marie Constant, *Les Conjurateurs. Le premier libéralisme politique sous Richelieu*, Paris, Hachette, 1987, p. 115–46 et 191–226.
2. Laurence Harf-Lancner, « L'enfer de la cour : la cour d'Henri II Plantagenet et la Mesnie Hellequin (dans l'œuvre de Jean de Salisbury, de Gautier Map, de Pierre de Blois et de Giraud de Barri) », et Françoise Autrand, « De l'Enfer au Purgatoire : la cour à travers quelques textes français du milieu du XIV^e siècle à la fin du XV^e siècle », dans *L'État et les aristocraties (France, Angleterre, Ecosse) : XII^e-XVII^e siècle : Actes de la table ronde organisée par le Centre National de la Recherche Scientifique, Maison française d'Oxford, 26 et 27 septembre 1986*, textes réunis par Philippe Contamine, Paris, Presses de l'École Normale Supérieure, 1989, p. 27–50 et 51–78.

Jean Dorat. *Mythologicum ou Interprétation allégorique de l'Odyssée X-XII et de l'Hymne à Aphrodite*. Éd. et trad. Philip Ford. Travaux d'Humanisme et Renaissance, 337. Genève, Droz, 2000. P. xxx, 172.

L'on connaît mieux qu'autrefois la valeur de Jean Dorat poète latin, grâce aux travaux de Geneviève Demerson. Mais l'immense influence qu'a exercée, sur la poésie et sur la poétique de la génération de 1549, Dorat pédagogue, a manqué jusqu'ici de documents adéquats. Maintenant Philip Ford donne accès à la salle de classe où nous pouvons nous rendre compte du savoir que Dorat versait à ses élèves.

Le manuscrit A 184 suss. de la Bibliothèque ambrosienne à Milan est le cahier d'un étudiant anonyme. Il aurait suivi des cours de Dorat et de Jean Passerat, probablement entre 1569 et 1571. Cependant, Ph. Ford estime que « le *Mythologicum* ne diffère pas foncièrement des cours qu'auraient suivis Ronsard, Baïf, Du Bellay » vingt-cinq ans auparavant.

L'étudiant n'a évidemment pas suivi le cours entier, puisque ses notes n'arrivent pas à la fin du livre XII de l'*Odyssée*, et celles sur l'*Hymne homérique à Aphrodite* n'atteignent que le vers 32 de ce dernier. Quoique assez bon latiniste, il fait bien des erreurs en grec, erreurs parfois instructives puisqu'elles donnent une idée de la façon dont le maître prononçait le grec. Quelques lacunes suggèrent que l'étudiant a sauté certains cours. Néanmoins, le résultat suffit pour indiquer comment Dorat interprétait les « fables » anciennes.

Allégoriquement, cela s'entend. Mais il y a allégorie et allégorie. L'un des mérites du commentaire de Ph. Ford est de replacer Dorat dans la tradition de